

DE MEILLEURS JOURS SURVINRENT

« Ne me parlez pas de tous vos remèdes, » disais-je un jour à mes amies, « je n'ai confiance en aucun d'eux. Je sens bien que mon mal est incurable, et, après tout, mieux vaut la mort qu'une existence comme la mienne. »

C'est ainsi que, la désespoir dans l'âme, et l'amertume sur les lèvres, s'exprimait Mme Plessis qui demeure au n° 25, rue de Luynes, à Châteaudun, en parlant à certaines personnes qui cherchaient à lui venir en aide.

Il ne faut pas s'étonner d'un tel propos, si l'on considère la condition déplorable dans laquelle la pauvre dame se trouvait. Elle souffrait depuis tant d'années que rien ne la rattachait à la vie ; et son existence était si languissante que la malheureuse ressemblait au soldat blessé sur le champ de bataille qui fait un dernier effort pour se traîner jusqu'à un abri quelconque pour y mourir en paix.

Quant aux remèdes, elle en avait pris en si grande quantité que rien que d'y penser, elle en éprouvait du dégoût. Du reste, comme elle n'en avait jamais obtenu le moindre soulagement, elle en était arrivée à la conclusion que ce serait perdre son temps et son argent que d'essayer d'autres traitements. Toute autre personne, à sa place, aurait agi de la même façon. Pourtant Mme Plessis revint à la santé, car, dans une lettre portant sa signature dûment légalisée par M. Pommier, conseiller municipal de Châteaudun, et datée du 5 décembre 1899, voici comment elle nous raconte cet heureux événement :

« Je ne saurais trop vous remercier du service que vous m'avez rendu, car, pendant longtemps, j'ai cruellement souffert de maux d'estomac et d'indigestions. J'avais une constipation si tenace qu'elle résistait à tous les médicaments, même les purgatifs les plus puissants ne produisaient qu'un effet passager. Pour comprendre combien j'étais malheureuse et souffrante, il faut être passé par les mêmes tortures qu'il j'ai endurées.

« Je ne pouvais plus rien manger, la vue seule des aliments me soulevait le cœur. Mon sommeil était si agité et si souvent interrompu par d'affreux cauchemars que je ne pouvais obtenir le repos dont j'avais tant besoin. Ma faiblesse était si grande que je ne travaillais plus qu'au prix des plus grands efforts. Ma mine se